L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 20 AVRIL 1884. Entre les rues Bienville et Conti

FEUILLETON.

Commencé le 9 mars.

LA VEUVE

—PAR—

OCTAVE FEUILLET.

Suite

—Monsieur, je désire que vous me connaissiez bien.... Comme toutes les femmes, je puis être à mes heures très dissimulée et même très perfide.... mon malheureux cousin vient d'en avoir la preuve... mais, en général, je suis franche et droite.... vous le savez déjà! vous allez le savoir encore mieux. Écoutez-moi donc: J'ai aimé mon mari, peut-être pas avec toute la tendresse passionnée qui est en moi, mais je l'ai aimé sincèrement;—je l'ai aimé vivant, je l'ai aimé mort... Jusqu'au jour où vous m'avez transmis de sa part cette prière, ou plutôt cette injonction... que vous savez. En vérité, monsieur de Frémeuse, autant qu'on peut répondre de soi, j'aurais été capable de ce dévouement, de cette fidélité éternelle à sa mémoire qu'il me commandait. Mais de tels dévouements et de tels sacrifices n'ont de prix et n'ont de douceur que s'ils sont volontaires. Que mon mari ait prétendu me les imposer, en charger ma conscience, en tourmenter à jamais ma vie, qu'il ne s'en soit pas lié à moi, c'est ce que je ne lui pardonne pas!.. J'obéis cependant à sa volonté; je cède, mais sachez bien que je le fais pour vous seul, parce que, après vous avoir longtemps méconnu, et même détesté, j'ai appris à vous estimer beaucoup et une je ne puis souffrir la pensée d'être mésestimée de vous... Voilà la vérité, la vérité pure. Maintenant, jugez-moi comme vous voudrez et faites ce que vous voudrez. Je trouverai toujours que vous avez raison!

Comme elle achevait de parler, deux larmes jaillirent à travers ses épais cils bleus et glissèrent sur ses joues.

—Madame, répondit Maurice, maîtrisant difficilement son trouble profond, une âme passionnée comme la vôtre doit comprendre et pardonner toutes les faiblesses, toutes les exaltations de la passion. Pardonnez donc à Robert..., il vous a tant aimée! Pour moi.....

Il y eut en ce moment dans le cœur du jeune homme un tel conflit de sentiments que sa voix se brisa et il fut forcé de s'interrompre.

Après une courte pause:

—Pour moi, reprit-il, pour ce qui m'est personnel, après ce que vous venez de me dire, je ne puis que me consacrer à vous absolument... J'essayerai donc de lui mon cœur à être pour vous l'ami et le soutien que vous avez rêvé.

—Merci! dit-elle en lui tendant la main, et cette main prit alors possession définitive de ce loyal soldat.

Dès cette minute, en effet, il lui appartenait et il était impossible d'imaginer qu'il pût se dégager des liens si habilement et si fortement tressés dont elle l'avait enveloppé. Mêlant à ses ruses profondes une sincérité de passion qui en était l'excuse, elle avait trouvé le moyen de lui faire du devoir de reconnaissance, une obligation de générosité, et près qu'un point d'honneur une cause sacrée qui était si près d'être de l'amour,—de cet amour qui était si près d'être un crime.

Maurice était donc, à dater de ce jour, engagé dans cette liaison singulière dont il avait en d'autres temps si vivement pressenti le caractère de danger. L'expérience ne trompa pas ses prévisions. Il connut le charme et il connut aussi le danger. Il connut mieux que jamais combien il était difficile de maintenir dans les limites de la raison et de l'honneur ces relations d'intimité quotidienne avec une jeune femme qui, en dépit si redoutable. Car madame de La Pave n'était pas seulement une créature d'une grâce idéale évoquant devant l'imagination toutes les grandes séductrices dont l'histoire et la poésie ont consacré les noms; elle était aussi de la race fatale de Circé: elle avait ce genre de beauté qui ne parle pas aux meilleures instincts de l'homme, mais qui chez tous les hommes trouve à qui parler. C'était une de ces magicienne qui semblent recéler dans leur langueur étrange, dans leurs yeux exquises, dans leur ironique sourire, le secret d'amours inconnues. Elle était de celles dont on ne supporte pas l'idée de rester l'ami et dont la possession devient un désir forcené, qui ne laisse regret que vous suivent jusqu'à la mort.

Or dit que la fascination de certains serpents plonge leur victime dans une sorte de stupeur qui, pour être mortelle, ne semble pas douloureuse, et n'est peut-être pas sans une secrète volupté.

C'était aussi que Maurice, en présence de la jeune veuve, se sentait comme la proie d'un enchantement dont il ne voulait pas se défendre et qui lui faisait tout oublier. Mais des qu'il ne respirait plus son parfum personnel, dès qu'il n'entendait plus la lente, douce et basse voix, le charme se rompait et il voyait les abîmes ouverts.—Qu'allait-il quelle suite, quelle fin, quelle issue possible à cette liaison sans nom, innocente encore sans doute, mais déjà suspecte au public, et déjà compromettante pour celle dont la réputation devait lui être aussi sacrée que la sienne même?—Et puis quel serait l'avenir? Son congé terminé, partirait-il? Le laisserait-elle s'éloigner d'elle maintenant? Allait-il donc, lui aussi, renoncer à sa carrière, se rendre complaisant de cette insigne faiblesse qu'il avait tant reprochée à Robert?... Et pour la même femme!... et sans la même excuse! Car Robert, du moins, avait le prétexte du mariage.—Mais déposer ses épaulettes, briser son épée pour s'attacher à la suite d'une femme qui ne pouvait être pour lui qu'une amie, n'était ce pas une pure folie, une pure honte? Et si elle le lui demandait, cependant, n'était-il pas trop engagé avec elle pour lui rien refuser?... Et puis, et surtout, éclat!... Il l'adorait!

Il sortait un soir du château à la nuit close et retournait à pied chez sa mère. Chemin faisant, et loin de l'acchiappe-ress, il était retombé comme toujours dans ses oraules incertitudes, dans ses scrupules, dans ses angoisses. Comme il passait sur les bords de la petite rivière qui arrosait le jardin du curé, il vit qu'une des fenêtres du presbytère était encore éclairée, c'était celle du cabinet où travaillait le vieux prêtre. Cette lumière, entrevue à travers les arbres, dans cette tranquille demeure, lui donna le sentiment d'une paix qui lui parut divine. Il porta envie au vieillard qui achevait doucement ses jours dans cette retraite. Il s'arrêta, puis tout à coup, faisant un détour, il alla sonner à la porte du presbytère.

L'abbé Desmortes, armé d'une lampe, était en train d'examiner des médailles quand on lui annonça le jeune commandant d'artillerie. Il se leva aussitôt et le reçut avec sa cordiale bienveillance, mais non sans une nuance d'embarras inquiet.

—Je vous demande pardon, monsieur le curé, dit Maurice, de vous déranger à pareille heure; mais vraiment je suis si tourmenté, si malheureux que j'ai voulu prendre encore une fois vos bons avis.

Le vieillard s'inclina légèrement.

—Ma mère, reprit Maurice, vous sera certainement mis au courant de ce qui s'est passé, de ce qui se passe entre madame de La Pave et moi.

L'abbé inclina de nouveau sa tête blanche.

—Je pourrais sans doute prendre les avis de ma mère, dont je connais toute la sagesse..., mais, dans le cas présent, je crains qu'elle n'ait pas toute l'impartialité nécessaire. Je viens donc à vous, monsieur le curé, dans une incertitude critique de ma vie, je viens à vous comme à un honnête homme, et permetez-moi de dire comme à un ami... je viens aussi à vous comme à un prêtre familier avec les pensées hautes et saintes, et je vous demande conseil: car toute ma vie morale est en détresse.

—Voyons, mon enfant.

—Vous avez su par moi-même, monsieur le curé, que j'avais été chargé de transmettre à madame de La Pave les dernières volontés de son mari, et vous vous rappelez quelles étaient ces volontés. Il lui enjoignait avec une solennité tragique de ne jamais se remarier. Aujourd'hui, vous connaissez l'état de mes relations avec madame de La Pave... vous savez quelle est notre situation mutuelle, combien elle est délicate, équivoque, impossible!... Eh bien! au nom du ciel, que puis-je faire, que dois-je faire pour rester un honnête homme?

—Mon enfant, dit le vieux prêtre, je sais tout cela en effet, et tout cela me tourmente beaucoup... car, véritablement, la question que vous me soumettez est, en quelque façon, insoluble... Je ne vous accuse ni l'un ni l'autre... car vous n'avez rien prémédité... des circonstances inévitables vous ont rapprochés et vous ont mis dans des rapports d'intimité confidentielle. (Vous vous êtes aimés..., c'est un malheur, un grand malheur!.. mais, enfin, telle est la situation..., on ne peut la changer, et il s'agit uniquement de chercher la meilleure voie pour en sortir. Au premier abord, votre devoir paraît clairement tracé: rassembler tout votre courage, étouffer vos sentiments personnels, braver les reproches, les larmes, le ridicule même... et vous en aller pour ne jamais revenir. — Mais autant que je puis connaître madame de La Pave, si vous faites cela, c'est une femme perdue! Pour se venger de vous, de moi, de nous tous, du bon Dieu même, elle se jettera dans le désordre..., elle de viendra une désespérée et une affolée..., vous en aurez fait une courtisane.

L'abbé Desmortes n'interrompit un moment, puis voyant que Maurice baissait la tête sans répondre, il reprit:

—Maintenant, monsieur, laissez-moi oublier une minute que je suis prêtre et vous parler nettement dans la langue mondaine: si vous ne partez pas, si vous continuez avec madame de La Pave ces relations de prétendue amitié, dans un mois ou dans six mois, cette amie, la veuve de votre ami, sera votre maîtresse.

—Vous n'en doutez pas plus que moi...

—Eh bien! il vaut mieux qu'elle soit votre femme!

Maurice poussa un cri.

—Oh! je sais, reprit vivement le vieillard, je sais... je ne me dissimule pas l'objection: elle est terrible! — Epouser cette jeune femme quand vous avez le souvenir tout chargé du dernier message de son mari, qu'aux de message vous a été confié à vous-même, cela est très dur et très douloureux!.. Mais encore une fois, à l'heure qu'il est, c'est le seul moyen que vous ayez d'empêcher que la veuve de M. de La Pave ne soit un jour ou l'autre une femme déshonorée!

—Mais, grand Dieu! s'écria Maurice, pour empêcher qu'elle ne soit une femme déshonorée, faut-il donc que je me déshonore, moi?

—Mon enfant, il est possible que je m'abuse, mais il me semble que si j'avais été en ce monde et que pareille alternative m'eût été posée, j'aurais plutôt hasardé quelque chose de mon honneur que de mettre en péril celui de la femme que j'aurais aimée.

Maurice soupira longuement; puis, se levant:

—Pardon, monsieur le curé, j'abuse vraiment... je vous retiens et je me retire.

Et, près de la porte, tenant la main du vieillard:

—C'est donc véritablement comme vous me l'aviez prédit: ennemi ou complice!.. et me voilà complice!

Dans le cours de sa nuit sans sommeil, le commandant de Frémeuse arrêta sa résolution: — Il aurait une explication avec madame de La Pave; il mettrait fin d'une façon ou de l'autre à la situation actuelle. Il avait été excusable de la prolonger tant qu'il avait pu garder quelques illusions sur la nature de ses propres sentiments et sur le caractère de cette liaison: mais maintenant, et surtout depuis son entretien avec le curé, ses yeux étaient grands ouverts. Si aveugle qu'il pût plus longtemps être vis-à-vis de la vie d'une hypocrite et d'un lâche.—Tout valait mieux que cela.

La journée du lendemain fut une belle journée d'été, qui dans l'après-midi devint lourde et accablante. Quand Maurice se dirigea vers le château, un soleil d'or monstrueux encore la campagne, mais une bande d'un bleu sombre s'était déjà formée à l'horizon occidental, et elle envahissait rapidement l'étendue du ciel. Déjà se faisaient dans les champs et dans les sentiers de ces de tonnes choses et entre nous inquiète qui précèdent les orages.

On était à Maurice que madame de La Pave était au jardin et probablement dans l'allée des charmes. Ce fut là qu'il l'alla trouver, assise sur un banc de pierre et lisant. Il aimait tout dans cette vieille allée en berceau où s'était passée entre eux une scène qui était demeurée également chère à leur cœur: Madame de La Pave y avait glissé un refrain de rage contre l'extrême chaleur de la journée, mais depuis un mois, le ciel s'était voilé sous la menace d'orage, le soleil ne jetait plus de rayons à travers la voûte des charmilles, et une fraîcheur humide régnait dans la longue allée sombre et silencieuse comme une église.

Le beau sourire qui avait entr'ouvert les lèvres de la jeune femme à l'approche de Maurice s'éteignit subitement des qu'elle put distinguer l'expression grave de son visage. Elle se leva.

—Vous avez à me dire quelque chose, mon ami? demanda-t-elle tendrement.

—Oui, Maurice.

Et elle s'assit vivement, et tandis qu'elle attachait sur lui ses yeux noirs pleins de trouble:

—Mon ami, reprit-il, j'ai cru que nous pouvions ne pas tarder. Votre réputation pourrait en souffrir, et de plus je pense ici un tête de l'attitude qui me révolte, car la vérité est que je vous aime en amant et non en ami..... Il faut donc trancher; autrement vous ne tarderiez pas à me imposer comme conséquence de m'en mépriser moi-même.—Je ne voudrais pas vous quitter, à moins que vous ne me l'ordonniez; mais, si je reste, il faut que vous me fassiez la grâce d'accepter mon nom, de m'épouser enfin... Je sais ce que je fais, croyez-le bien. Je sais ce que vous propose:—C'est un crime!... Mais nous en sommes là... Il faut choisir... Moi, je suis à vos ordres: décidez!

Elle eut un éclat de douleur sans larmes, et appuya fortement ses deux mains sur son visage, puis après quelques secondes:

—Moi, dit-elle, je vous aime assez pour cela!... Mais vous... comme je vous connais, vous serez horriblement malheureux!...

—Horriblement! dit Maurice.

Elle se leva tout à coup:

—Eh bien! s'écria-t-elle d'une voix brève, résolue, impérieuse,—plus une phrase... plus un mot... plus rien! Partez!... Partez! je le veux, je vous jure que je le veux!.. je vous l'ordonne! — Adieu!

Elle lui prit les deux mains, et lui tendit son front.

Maurice lui baisa froidement les cheveux.

Elle se laissa glisser avec un bruit de soie froissée, et tombant à ses pieds, le corps brisé, la tête touchant presque le sable de l'allée, elle murmura encore une fois:

—Adieu!

Il la saisit violemment, la releva, et la pressa longtemps sur son cœur et sur ses lèvres. — Tout était dit, ils étaient fiancés.

X

Madame de La Pave vas de son triomphe avec une sage discrétion. Elle avait assez obtenu: elle ne demanda rien de plus, elle ne parla point de démission. Maurice sollicita simplement, à l'occasion de son mariage, une prolongation de congé qui ne lui fut pas refusée.

Avec le même esprit de sagesse avisée et délicate, la jeune femme se préoccupa de donner dès ce moment à leur union prochaine une publicité régulière; elle voulut même l'entourer d'un certain appareil de fête, afin de lui enlever, aux yeux de Maurice, ce caractère clandestin et coupable qu'il était trop disposé à lui prêter. On laissa jusqu'à nouvel ordre Maurice au Priereuf; mais dès ce moment madame de Frémeuse, sur leinstances de sa future belle-fille, dut s'installer à demeure chez elle. Un beau matin, madame de La Pave cultivait plus activement ses relations de voisinage: elle offrait l'hospitalité à ses parents d'Allengon, parmi lesquels figuraient deux ou trois jeunes femmes, et elle arrêtait au passage quelques amis qui revenaient des courses de Caen ou de Deauville, grâce à tous ces hôtes permanents ou passagers le château s'anima d'une vie bruyante. Cette animation, dont Maurice était forcé de prendre sa part, ne laissait pas d'exercer sur son état moral une influence salutaire et de faire trêve par intervalles aux agitations secrètes de sa conscience. Peut être aussi s'habituait-il peu à peu, depuis que sa résolution était arrêtée, à l'idée de ce mariage, se rappelant au besoin l'argumentation à peu près irréfutable du vieux curé et l'espèce de nécessité fatale qu'il subissait. Il s'attachait aussi, peut apaiser son trouble, au bonheur incomparable dont il voyait sa mère pénétrée. Enfin il était distrait et soutenu avant tout par l'amour ardent et profond dont son cœur était enivré. Il trouvait d'ailleurs dans celle qu'il aimait si passionnément, et à laquelle il sacrifiait tant de choses, une reconnaissance si vive, si attentive, si pleine de grâce, que ses chagrins, ses remords même, lui paraissaient doux à ce prix.

Madame de La Pave était trop profondément femme pour n'avoir pas la perception très nette des sentiments qu'elle inspirait. Elle ne doutait donc point de l'amour de Maurice. Cependant, depuis qu'il lui avait donné dans un élan de passion irrésistible le baiser des fiançailles, elle remarquait qu'il évitait, par une affectation de respect chevaleresque, tout rapprochement, toute tendresse de même genre. Il semblait que, par un reste de scrupule et de souvenir, il retardât autant que possible le moment où la veuve de Robert serait pour lui quelque chose de plus qu'une amie. Madame de La Pave, tout en l'adorant, souriait secrètement de sa faiblesse, et elle attendait curieusement la fin de tout cela avec un mélange d'impatience, de malice féminine et de vague inquiétude.

Quelques semaines se passèrent ainsi. Le mariage avait été fixé au dernier lundi de septembre.—Ce jour arriva. La double cérémonie du mariage civil et du mariage religieux eut lieu, suivant la coutume de la province, dans la même matinée. On sortit de l'église vers une heure de l'après-midi. Il y avait un assez grand nombre de parents et d'invités qu'il fallut occuper pendant le reste du jour. Après une promenade dans les jardins, un improvise un bal au piano, et on gagna de cette façon assez péniblement, comme il arrive en pareil cas, le moment de se mettre à table.

Le dîner, d'une quarantaine de couverts, servi dans la grande salle du château avec une profusion de fleurs et de feuillage, se prolongea assez avant dans la soirée. Pendant le dîner, comme dans le cours de la journée, l'attitude mutuelle de M. de Frémeuse et de sa femme fut ce qu'elle pouvait être dans ce milieu social. Il n'est pas d'usage que des nouveaux mariés, qui appartiennent au monde, se roulent fortement dans des coins après les cérémonies officielles, ni qu'ils donnent à l'assistance le spectacle de leurs empressements. Le commandant de Frémeuse et sa jeune femme, par leur caractère et par leurs mœurs, étaient, mous que personne, capables de déroger à ces bienséances et de mettre le public dans la confidence de leurs effusions. On ne s'étonna donc point de la réserve qu'ils gardaient l'un envers l'autre. Des regards fréquemment échangés témoignaient cependant de la tendre et parfaite intelligence qui régnait entre eux. Un peu pâle et grave, portant avec une dignité élégante l'uniforme sévère de son arme, M. de Frémeuse apparaissait d'ailleurs à tous les hôtes du château comme un type idéal de mari viril et charmant. Il avait généralement auprès des femmes une politesse d'un autre âge et des formes exquises; mais, auprès de la sienne, on voyait qu'il raffinait, que le cœur et l'émotion y en mêlaient, que ses paroles les plus insignifiantes étaient pourtant des paroles d'amour, et son silence même de l'adoration. Elle-même voyait tout cela mieux que tout le monde, et elle était ravie.

Pendant le premier tonnelle qui accompagna le passage des convives de la salle à manger dans le salon, la jeune châtelaine, occupée de mille détails, perdit un instant de vue son mari. Quand elle s'aperçut qu'il n'était plus là, elle s'informa auprès des domestiques. On lui répondit qu'un commandant fumait un cigare dans la cour du château. La sortie du maître inquiétait, et elle s'en inquiéta; mais on l'assura que M. de Frémeuse avait passé, avant de sortir son pardessus d'uniforme.

Maurice, fatigué apparemment du bruit et de la foule, était allé, en effet, tout simplement fumer sur la terrasse de la cour, puis au bout d'un moment il descendit le perron et gagna l'avenue. Lorsque il eut passées, il avança dans l'ombre jusqu'à l'extrémité de cette avenue qui aboutissait au chemin public. C'était une nuit sans lune, mais pleine d'étoiles et très claire. Après avoir marché quelques minutes encore, il se trouva en vue d'une vieille croix de granit qui s'élevait à l'embranchement de deux routes. Il avait évité depuis quelque temps de passer à ce carrefour retiré, cette croix lui rappelant des souvenirs importuns.

Ce soir-là, les rencontrait-il par hasard, ces souvenirs, ou les avait-il cherchés?

Ce qui paraît certain, c'est qu'il en ressentit profondément l'impression que se passe-t-il alors dans son cœur et dans sa conscience? Suivant toute vraisemblance, au moment fatal où il était arrivé, à l'heure où son crime avait dû venir lentement et irréparable, il se rappela avec une intensité soudaine et cruelle, comme un homme qui s'éveille,—tout ce qui pouvait en aggraver l'horreur. Il revit dans le passé, au pied de cette croix, deux amants embrassés que se jurait une foi et une fidélité éternelles. Il revit aussi, au milieu d'une ombre épouvantable sous la neige, l'âme de sinistre et de sa jeunesse mourant d'une mort horrible et sanglante. Il entendit sa voix suppliante, sa voix désespérée et déchirante, et toutes les paroles suprêmes de sa confiante amitié:

—Pâ ou le promets, Maurice?

—Oui!

—Sur l'honneur!

—Sur l'honneur!

Et c'était lui, lui-même, qui le troublait dans son sommeil de mort, qui l'outrageait dans sa tombe!

En ce moment, sans doute le jeune officier rejeta loin de lui avec mépris tous ces sophismes, tous les vains arguments dont il avait essayé de pallier sa faute à ses propres yeux: il ne vit plus que l'honneur qui avait été le culte de sa vie, et auquel il manquait, l'honneur dont il n'oserait plus prononcer le nom tant qu'il existerait, l'honneur qui ne souffre ni équivoque, ni compromis,—la parole donnée qu'on respecte quand on est honnête homme et qu'on viole quand on est un misérable!—Et il ne voulut pas décidément être un misérable.....

On lisait le surlendemain dans un des journaux du département:

« Un cruel événement, entouré des circonstances les plus dramatiques, vient de mettre en deuil deux des plus honorables familles de notre pays. Avant-hier, vingt-neuf septembre, le commandant d'artillerie Du Pas Devant de Frémeuse épousait, au château de La Pave, madame veuve de La Pave, veuve du lieutenant de vaisseau de ce nom. Vers dix heures du soir, pendant que la nouvelle mariée faisait encore les honneurs de son salon à ses invités, les fenêtres étant ouvertes, on entendit dans la campagne le bruit d'un coup de feu. La jeune madame de Frémeuse, ayant remarqué que son mari était absent depuis quelques instants, s'alarma. La saison de la chasse étant ouverte, on essaya de lui persuader que ce coup de feu avait été tiré par quelque braconnier qui déchargeait son arme. Mais les pressentiments de la jeune veuve n'étaient que trop fondés. Une demi-heure plus tard, un des fermiers de madame de La Pave accourait au château. A peu de distance de l'avenue, dans un carrefour où il y a une vieille croix de pierre bien connue des gens du pays, il avait trouvé le commandant de Frémeuse étendu sans vie et baigné dans son sang. A côté de lui, dans le chemin, était un revolver de petite dimension qu'il avait coutume, à dit son son ordonnance, de porter dans sa capote d'uniforme. Une balle lui avait traversé le cœur. L'hypothèse d'un crime est inadmissible. On se trouve donc en face d'un suicide inexplicable, car M. de Frémeuse, officier du plus brillant avenir, marié depuis quelque temps de personne qu'il adorait, riche par lui-même et par sa femme, avait mille raisons qui devaient l'attacher à la vie. On en est réduit à supposer qu'une blessure à la tête qu'il avait reçue à la bataille du Mans, et dont il n'avait pas cessé de souffrir, a déterminé subitement chez lui un désordre cérébral. Nous renoncons à décrire la douleur de madame de Frémeuse la mère, et de sa malheureuse belle-fille. »

FIN.

Un verdict juste.—Les meilleurs juges en musique d'ici sans hésitation déclarent que le meilleur piano est le "Mathushek". Il a vraisemblablement, subit l'examen le plus minutieux de toutes les instruments en construction, en raison de son étonnante popularité pour son ingénieuse construction, la grande sonorité de son sons et sa parfaite sonorité. Les juges qui ont soigneusement examiné son mécanisme assurent qu'il dura toujours et que jamais il ne perd son son. M. Philippe Werlein, 135 rue du Canal, a un grand assortiment de ces pianos pour la vente desquels seul ici, il possède l'agence.

Maison L. Grunewald.—Cette maison reçoit dans le moment un très vaste assortiment de pianos de tous genres qu'elle vendra à l'occasion des fêtes, à des prix d'une surprenante modicité. La maison Grunewald est trop importante, trop favorablement connue, pour qu'il soit nécessaire de faire une réclame banale, à une annonce faite dans l'unique but d'attirer le public. Ceux de nos lecteurs qui mettront à profit la circonstance pourront faire d'excellents marchés. La maison a importé un très grand nombre de pianos Pleyel semi-droites à juste titre les premiers du monde. Il n'est pas de piano qui convienne mieux dans un climat aussi changeant que le nôtre, c'est dire, mais ceux qui ont quelque expérience en la matière, M. Grunewald possède aussi des pianos du même fabricant mais qui sont d'occasion, c'est-dire de seconde main, pour faire usage de l'expression consacrée. Ces instruments, il vaut mieux dire, sont en vente à des prix presque nominaux.

"J'ai souffert de rhumatismes pendant plusieurs années. J'ai pris Dieu de mettre fin à mes misères ou à mes jours. Il y a quelques semaines je fus voir M. J. C. Fink de cet endroit, pour affaires, et il m'engagea à faire usage de "Bitter Malakoff." J'en achetai de lui une bouteille et en éprouvai bien. Après en avoir pris quatre bouteilles, je me suis trouvé en excellente santé et puis dire, aujourd'hui, avec orgueil que je travaille comme tout autre homme.

"ADAM BULLET."

Nous connaissons M. Bullet depuis nombre d'années. Il souffrait beaucoup de ce qu'il appelait le rhumatisme; quelques bouteilles de Malakoff lèttres qu'il a prises lui eût rendu la santé et lui permettent aujourd'hui de travailler. Nous attestons l'exactitude des affirmations de M. Bullet.

J. C FINK, Gonldsboro.
DAN ALLISON,
Mécanicien du N. O. P. R. R.
SCOTT PETE,
Mécanicien du N. O. P. R. R.

Habillements de première communion.—MM. Michel Lion & Cie, coin Decatur et Ste Anne, ont un admirable choix de vêtements d'enfants pour première communion et confirmation. L'habillement complet, comprenant un paletot en alpaca, un pantalon en coutil blanc, un gilet de même étoffe et une cravate, se vend à un prix extraordinairement modique. Voir l'annonce.

Liste complète des navires sortis du Port de la Nlle-Orléans

Comprenant les noms des navires et de leurs capitaines, ceux des consignataires, avec indication du tonnage, du mouillage et de la destination

VAPEURS

Alice, Ang. 884, Jones, pour Liverpool, 9 2e diat. Lucas E Moore &co
Andoan, Ang. 1275 Alexander, pour Liverpool, 30, 1er diat, T & G Forwood
Blagdon, Ang. 1249, Ruas, pour Brême, 35, 1er diat, Ross, Keen &co
Bordeaux, Fr, ——, Recouloux, pour ——
City of Mexico, Am. 660, Emery, pour Veracruz, 42, diat, Fortal, Clayton &co
Cristobal Colon, Sp. 1742 Zaragoza, pour Barcelone, 6 pr, Avendano Bros
Emilliano, Esp. 1600 Benzon, pour Liverpool, 44, 4e diat, A K Miller &co
Excelsior, Am. 2407, Hawthorn, pour New York Alger, M La & I RR & SS co
Fernwood, Ang 1462, Goder, pour ——, 14, 1er diat A Cusimano
Gracia, Esp. 834 Goicoechea, pour le Havre, 27, 1er diat, A K Miller &co
Hapton Ang. 1496, Peters, pour Liverpool 20, 1er diat, T & G Forwood
Jamaican, Ang. 1237 Winder, pour Liverpool, 27, 1er diat, A K Miller &co
Lucy F Miller, Am. 410 Gait pour Belize, 15, 1er diat, Macheca Bros
Rugby, Ang. 1097, Stirling, pour U Kingdom, ——, Gretna, A Cusimano &co
Spark, Ang. 868 Wilkinson, pour Cuba, 27, 3e diat, G Corral &co
Tamesi, Mex. 192, Moore, pour ——, Gretna, Woodward, Wight &co
Vidal Gomez, Sp. 824 Vinarraga, pour Barcelone, A ger S y Fornaris
West Indian, Ang. 1278, Daniel, pour Liverpool, 21, 1er diat, T & G Forwood
Wanderer, Am. 266, Clak, pour ——, 15, 1er diat, Macheca Bros

NAVIRES

City of Liverpool, Ang. 1379, Healy, pour Liverpool, 31, 1er diat, DeWolf & Hammond
Friedrich, All. 1482, Bruggemann, pour Brême 42, 1er diat, A K Miller &co
Lizzie Moses Am. 1247 ——, pour ——, 31, 1er diat, Woodward, Wight &co
Pedro Jacome, Sp. 1389, Muller, pour Liverpool, 29 de diat, A K Miller &co
Port Royal, All 940 Schmidt, pour ——, 1 jour, A K Miller &co
Everson Ang. 1412 Gibbs, pour le Havre 1re fois, DeWolf & Hammond
Thos Lee Am. 1126 Ulmer, pour ——, 47, 2e diat, Silas Weeks &co
Wm Tapscott Am 1543, Day pour ——, 47 4e diat, Silas Weeks &co

NAVIRES

Amerina, Esp. 574 Tasiaras pour Barcelone 4e tour (Refleuhin)
Alexandra Norw. 1184 Larsen, pour ——, Point au capitaine
Angelita Esp. 930 D'or, pour Barcelone 8e tour, E Rabe &cmd
Amalia, Esp. 317, Jiménez, pour ——, Pierce Cortal &co
Frederick All. 1214, Waechter, pour Brême, 22, 1er diat, L F Stockmeyer
Hyperion All. 905 Zar pour le Havre, 27 3e diat N A Carrere
Jerne Norw. 1184 Devaga, pour ——, Pierce, Manuel Parro
Maria Asunda Esp. 660 Necast pour Cadix, 14, 1er diat, Jas Kelly &co
Mary L Chapman Ang. 598, Farmer, pour ——, 14, 1er diat, T & G Forwood
Marrast Nor. 423 Christopherson, pour la Méditerranée 33, 1er diat, Reddendorf &co
Omisi Ital. 1191 Brandolin, pour la Méditerranée 1re tour, Chas H Harris &co
Sumner Esp. 926 Mas pour ——, le rue, Ulrame Aut. 681, Mirovich, pour Gênes 6e tour S & Consorts
Acadian Ang 482 Lirio, pour ——, Gretna, A K Miller &co
Lucine Ang 499 Hall, pour ——, 17, 2e diat J Fernandez & Son
Clio, Am 414 Dutton pour ——, 28 3e diat A K Miller &c

LIST DE JAUGE

Partant pour la Nouvelle-Orléans.

NEW-YORK

Steamship New Orleans Haney, ..partt 12 avril
Steamship Rio Grande Hitchcock, ..partt 12 avril
Brick Flora Gonzales Dolan, ..expédié 10 avril
Brick Charles Pickins Eddy, ..expédié 25 mars
Goelette Anna E Kranz Purrington, ..partie 8 avril
Goelette Helen E Martin Martin, ..expédiée 7 avril

ANVERS.

Steamship Boldenow Redmond, ..partt 22 mars
Steamship Paris Philipot, ..partt 9 avril
Barque Althea, ..partie 9 avril

BARCELONE

Barque Giuseppe Lanza Profumo, partie 20 mars

GENES.

Barque Domenico Lanza Carbone, partie 8 mars
Barque Atalanta, Tomiseni, ..partt 31 mars
Barque Louisiana, Podesta, ..partt 30 mars

HAVRE

Barque John Watt Sweetser, ..partie 26 mars
Barque Etta Stewart McLeod, ..partie 26 mars
Barque Retha, Scott, ..partie 28 fév
Navire Dana, Rodsolevich, ..partie 25 fév
Navire Lydia Skolfield, Miller, ..partt 27 fév

HAMBOURG.

Barque Niagara, Kleinschmidt, ..partt 4 avril

LIVERPOOL

Steamship Legislator Woodcock partt 26 mars
Steamship Wolmer, Blair, ..partt 26 mars
Barque Thos Perry, Robbins, ..partt 24 mars
Barque Wilson, ..partie 6 mars
Barque Mathilde, Sverdrup, ..partie 24 fév
Barque Romanoff, Doty, ..partie 27 fév
Navire Mary Jane, Poppy, ..partt 19 jan
Barque Marie Stoneman, McLaren, partt 15 fév
Navire Aurora J. Premuda, ..partt 19 jan
Barque Florida, Falchenberg, ..partie 18 jan

BORDEAUX.

Barque St Anna, Jaccarino, ..partie 23 fév

MESSINE.

Steamship Brinkhurst Fulcher ..partt 19 mars
Barque Principe de Napoli, Coustardi, partie 26 mars

OPORTO

Barque Teresa, Russo, ..partt 21 mars

PORT BRAIS.

Barque Regina, Rodman en chargement 26 mars
Goelette Mattie M Atwood, Newcomb, en chargement 25 mars

PAUILLAC

Steamship Bordeaux, Riconour, ..partt 28 mars

PALERME.

Steamship Brinkhurst, Fulcher, ..partt 26 mars
Steamship Firmwood, Park, ..partt 29 mars

RIO DE JANEIRO.

Barque Caroline, Fitzwalter, ..partie 13 fév

BREME.

Navire Port Royal, Schatti, ..partie 15 fév

CONSULAT DE FRANCE

—A—

LA NOUVELLE-ORLEANS

BUREAUX 92 RUE ROYALE.

Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.

Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat

Avet Vincent
Amade Jean Baptiste
Dordes Pierre
Bellebon Louis de Aug B
Benoux Benoit
Bausilion Mlle Julie
Baudon Paul
Beaulieu Henri
Gustal Paul
Cousgat Jean Marie M
Capdevielle Lahorgue D
Dulor Bernard B
Delevaux Marcel L V
Ducos Jas Aventure
Dennunion A C
Dauphin P
Dubruile Bernardine (femme Macouya)
Frèche Ernest
Girardi Charles
Jaillet C
Lafague Louis
Lavigne vve née Videan
Laurent Chas Cyrille
Morin Charles Gabriel
Maumus Dupe Jean M
Monnier Laure
Oudibé Jean
D'Sorbet Louis
Sarasin Eugène
Seigland Michel
Thiebaut Colin Jean
Thevenin
Verdier L
Weil Paul David

1er avril 1884.

Antoine Charles
Boleader Elisabeth
Gary Pierre
Laufroy Vve née de la Croix
Briant Mme Emma
Bandonin Charles
Chambon Mme
Dilhan Célestin
Gary Mlle
Gary Louis Jules
Gary Charles
Mouliner Jeanne
Mentier Laure
Paoli J D M
Sullivan P
Saniede Louis
Mets

Le Consul Général chargé du Consulat,
Vicomte PAUL D'ARZAC.

La Nlle Orléans, le 15 avril 1884

AFF. CARRIERE.

E. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE

A. Carrière & Sons

Négociants-Commissionnaires,

No 122 rue Gravier.

Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux 10 mars

AUX VOTANTS

DE LA

NLLE-ORLEANS.

La liste des candidats du PARTI DEMOCRATE CONSERVATEUR REGULIER a été promulguée et est soumise à vos suffrages. Les représentants du grand corps électoral qui, le 22 mars dernier, a manifesté sa volonté par un choix honnête et libre, au moyen du scrutin, jugent que jugé nécessaire de publier une adresse formelle après avoir composé le ticket, ils se reposaient, pour le faire accepter et ratifier par le peuple, sur l'intelligence, l'intégrité et les aptitudes des candidats désignés par la Convention.

La petite coterie, qui s'est constituée de son propre chef et qui se représente rien et qui a donné naissance au "Ticket municipal des Citoyens et de la Démocratie de Paroisse", a jugé convenable et utile d'inaugurer contre nous une campagne d'imputations injurieuses et d'allégations d'un caractère impardonnable. Nous contestons l'exactitude et le bien fondé de ces imputations, et nous sommes nous adversaires de produire les preuves sur lesquelles ils les appuient et citent à la barre de l'opinion publique les candidats d'un grand parti politique.

Le ticket régulier n'a pas été formé en cachet secret, les portes fermées, même aux représentants de la Presse; pas plus que quelques des candidats n'a été composé dans l'intérêt d'individus ou pour gratifier les prétentions particulières de comités constitués d'eux-mêmes. Ses principes étaient énoncés, ses candidats connus, la ligne de conduite de ces derniers comprise longtemps avant que le peuple se rendît aux urnes, armé de bulletins, pour exprimer ses vœux. Sa convention se composait de toutes les classes de ses concitoyens—le négociant, l'industriel, l'homme de profession, l'artisan, l'ouvrier. Examinez en la liste, comparez la à celle des trente-quatre qui ont organisé l'opposition, et décidez par vous-mêmes, lequel des deux tickets réunit mieux "tous les éléments de l'industrie honnête." Sur le ticket régulier, il ne se trouve le nom d'aucun individu qui ait jamais été accusé de peculats publics, ou à l'honneur duquel il ait jamais été porté atteinte. Il ne défend les intérêts d'aucun monopole, il a été composé sans égard aux sympathies que pourraient inspirer des corporations favorisées.

Sa répondants n'ont aucunes relations avec les institutions qui, dans un si ancient attendant la composition du prochain Conseil municipal. Sa force ne dépend pas du parti Républicain et il ne sollicite